

Elle m'avait dit :
— Ne t'inquiète pas...

Je lui tournais le dos. Mon regard errait, à travers la fenêtre, parmi les minuscules flocons qui dégringolaient dans la lumière électrique du lampadaire. Le ciel s'étendait d'un bleu-nuit profond, émaillé d'albâtre, où je faillis me perdre.

— Il ne faut pas t'en faire... me répéta-t-elle.

Sur ma droite, dans la vitre un peu floue, je ne pouvais fuir son visage meurtri où tremblotaient des flocons par dizaines. Blancs comme les murs de l'hôpital. Noël, c'est le pire des moments pour perdre sa maman.

On a coutume de dire, dans ces cas-là, que tout s'écroule autour de soi. J'ai rampé sous les décombres. En restant figé sur place, tétanisé. Frappé de stupeur devant cette femme qui m'avait prodigué des caresses et n'était plus qu'un corps inerte. Mes larmes elles-mêmes ne coulaient pas, elles remontaient des profondeurs pour se solidifier au bord de mes yeux comme des pics de métal, étoiles rouillées qui m'escorteraient très longtemps dans le brouillard...

J'avais laissé mon père gérer seul les préparatifs des obsèques, les déclarations administratives, tout le fatras qu'il maîtrisait si bien (il exerce la profession de comptable). Sa détresse à lui, je m'en souciais peu ; j'étais accaparé par la mienne. J'avais quitté Metz et la Lorraine de mon enfance pour regagner mon logement parisien. Je ne tenais pas tellement à voir la sépulture de ma mère, et en même temps j'étais soulagé de la savoir enfin délivrée de sa longue souffrance. Le soulagement le disputait à l'écœurement, je suis même parvenu à une certaine ironie : j'avais trente-trois ans, l'âge où l'on ressuscite, paraît-il.

Je m'en étais beaucoup pris à Jésus tout au long de ces mois de calvaire, j'en voulais encore à Dieu lui-même. Le Très-Haut prend-il seulement le temps de rencontrer les êtres chers, ceux qui nous arrachent à la cohue des

indifférents ? Savait-il toute la place qu'il y avait dans le cœur de ma mère ? Comment elle accueillait le petit Arnaud du quartier quand sa folcoche alcoolique le laissait dehors ; comment elle le dorlotait après lui avoir offert un lait chaud et des tartines de miel, lui qui avait traîné le ventre creux dans la froidure de l'automne... Non, Dieu ne mérite pas la majuscule qu'on lui attribue — surtout s'il existe.

Ma révolte ne faiblissait guère contre celui qui récompense les anges d'une maladie incurable au nom si barbare. Je m'apaisais à peine en me gavant d'une nostalgie heureuse et très ancienne, qui resurgissait avec la précision d'une géométrie inconnue ; peut-être parce que je n'avais plus personne, désormais, pour prendre soin de mes souvenirs. Mon père ? Il me revenait avec sa moustache noire d'autorité, son intransigeance m'ayant toujours maintenu à une certaine distance de lui ; on ne s'était jamais ouverts l'un à l'autre. Éloignés de plusieurs centaines de kilomètres, voilà que nous étions muettement rapprochés par une douleur semblable, quelque chose de rêche comme du verre dans la chair à vif...

C'était lui déjà qui m'avait annoncé la maladie, un jour saumâtre de novembre. Depuis plusieurs mois, ma mère éprouvait une grande fatigue et les médecins n'avaient jusque-là rien décelé, hormis une banale anémie. Lorsqu'il m'expliqua au téléphone la teneur des derniers examens, je n'y crus pas vraiment. Dans mon appartement de Paris, je sirotais l'or vert des *Lumières d'Orient*, vagabondant parmi le paysage dessiné sur cette jolie boîte à thé que m'avait jadis offerte ma mère. Deux geishas vêtues d'un kimono aux motifs raffinés y conversaient sous un pommier japonais, un éventail à

la main. Quelques centimètres à droite, séparé d'elles par un paravent, un mage de carmin et d'argent méditait près des lotus. La gravure m'inspirait une si grande quiétude ! Elle ne changerait pas d'un iota et distillerait toujours la même impression de maternelle éternité...

Ma mère avait toujours été là, elle le serait toujours. Une partie de ma jeunesse s'était prolongée jusqu'à l'âge adulte, où elle me conseillait encore sur mon look, maniaque du détail : « Relève ton col ! », « Cire tes chaussures ! » Laissant parler son goût d'experte, je repoussais parfois l'achat d'un manteau ou d'une paire de bottillons à mon retour dans ma ville natale. Il n'y avait en définitive qu'un seul magasin où je m'habillais à la perfection, ce n'était ni chez Gucci ni chez Armani : c'était à la boutique de ses yeux. Je me regardais dans ces petits miroirs bleus et ils reflétaient l'homme le plus élégant qui soit. Si l'élégance est une question d'amour, je ne ressemblerais jamais à un mendiant, avais-je pensé, candide.

Et puis, un beau jour, la ruine menace ; le château se fissure sous l'horizon blême. On se réfugie dans une chambre dont les cloisons sont blanches comme l'os, les blouses également, et où le lit se décolore jusqu'au lait de la tendresse perdue. Parfois le soleil du soir s'incruste dans ces draps-là, sur le blanc bizarre, comme une rémission aux nuances inespérées. Votre mère continue d'être allongée au milieu de cet embrasement qui l'illumine. Et l'on se demande, face à ce pourpre déclinant, vers quel néant s'est tarie la douce & insolente rivière de l'enfance...

J'avais rapporté de Metz un carton où s'entassaient des vestiges personnels : photos, cahiers de notes, cours de fac... des objets qui s'échelonnaient depuis le primaire jusqu'aux années d'université. J'étais agréablement surpris que ma mère les eût conservés (à ses yeux les choses se périmeaient au bout d'un an et elle les jetait systématiquement).

Je découvris dans le capharnaüm une cassette audio comme on n'en fait plus. Intrigué, je l'enclenchai dans ma chaîne hi-fi obsolète et essayai en pleine face une vague du passé. Sur la bande qui grésillait, c'étaient mes camarades de classe à l'âge de dix ans, le jour où, pour la fête des mères, nous avions enregistré une modeste émission de radio à l'évêché. Chaque élève devait réciter, l'un à la suite de l'autre, deux vers d'un poème de Maurice Carême louant le lien maternel. L'ardeur et la précaution qui m'avaient envahi soudainement refluèrent, l'importance capitale de ne pas écorcher une rime. Mickaël déclara : « Toi qui me fais bondir sur tes genoux comme un chamois... » Et ma rauque voix d'alors enchaîna : « Que pourrais-je te dire que tu ne sais déjà ?... » Je n'avais pas bafouillé, et ma mère m'avait félicité, le soir à la maison.

L'eau salée du souvenir me glisse dans la gorge, amère de ce que mon désastre était trop récent. Un haut-

le-cœur me souleva à la façon d'un noyé repêché de justesse. Je considérais la question de Maurice Carême : qu'aurais-je donc pu lui dire qu'elle ne savait déjà ? Vingt-trois années plus tard, j'étranglais la réponse : *je t'aime*. Car une mère ne le sait jamais assez bien, en dépit de toutes les fois où elle se l'est entendu dire. Et l'on regrette le restant de sa vie toutes les fois où on ne l'a pas dit alors qu'on aurait pu le faire. Va-t-on perpétuer la même lacune avec les proches qui sont encore là ?

D'autres madeleines issues de ce temps évanoui gisaient au fond du carton. Des photocopies de *La Déclaration d'Indépendance* des États-Unis, que nous avions parcourue en licence. Je réprimai un rire nerveux à la relecture des droits inaliénables qu'elle stipule : « la vie, la liberté et la recherche du bonheur ». *The pursuit of happiness...* rien que ça ! Et c'est vrai que nous le traquons, coûte que coûte. Serait-ce un luxe américain d'être heureux ? Une coïncidence avait placé sous le curieux document une strophe d'Eugenio Montale, calligraphiée par mes soins à l'époque adolescente où je me rêvais rimbaldien.

*Le bonheur je ne l'ai pas connu, hormis le prodige
qui dévoile la divine Indifférence :
c'était la statue dans la torpeur
méridienne, et le nuage
& le faucon qui plane haut dans le ciel.*

J'en avais contemplé, des nuages, mais ils ne dissimulaient rien qu'une immense tristesse. L'incandescence rougeoyante du crépuscule sur un lac pâle de Lorraine, la chevelure noire d'un vol d'hirondelles qui s'exilent

vers des latitudes plus clémentes, cela ne renferme pas une once de joie quand l'être que vous chérissez agonise. Ma mère partie bien plus loin que les hirondelles, pour une migration dont on ne retourne jamais, je ne devinais pas l'ombre du bonheur, cette divine indifférence. Toute la majesté du ciel n'épuise pas l'affliction d'un cœur orphelin.

« Ne liquidez pas trop vite vos blessures, dit Jean Sullivan, elles peuvent, si vous en avez la grâce et le courage, donner naissance à des ailes. » Comment se tricoter ces ailes qui nous feraient prendre de la hauteur et surplomber le gouffre ? Comment discerner, dans le marasme, ce caméléon de l'âme que (sans trop savoir ce que c'est) l'on surnomme *bonheur* ? Comment le rechercher, où se cache-t-il ? Le frêle soleil d'hiver ne répondait à aucune de ces questions.